

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS FRANCE
Un an 6 fr.
Six mois 3 fr.
Trois mois 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS EXTÉRIEUR
Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

LE BATEAU RUSSE

MINCE DE RENGAINÉ!

L'EXÉCUTION DE PALLAS A BARCELONE

Babillardes de Troubades



Le Bateau Russe

« Portez-vous des chaussettes russes ?

— Non, foutre !

— Misérable, vous êtes donc prussien ou italien ? »

Voilà, mille marmites, la rengainé à la mode.

Et tout ça, cré pétard, parce que le tzar-pendeur est dans la purée ! Son populo crève de famine, les impôts ne rentrent pas forts, — et comme cet ours aussi mal lèché qu'impérial, ne veut pas serrer sa boucle d'un cran, il envoie chez nous ratisser le pognon disponible.

Oh, foutre pour vider nos poches, les russians y mettent de la politesse ; le temps

est passé, où les Cosaques, grands avaleurs de chandelles, s'amenaient en cas-seurs d'assiettes.

On pratique aujourd'hui de plus chouette façon : au lieu de le faire à la violence, on y va en douceur. Et les résultats sont bougrement plus épolants, le bénéf est rudement plus considérable.

Pour que ça rende bien, on graisse dur les machines à opinion : une fois les journalaux gavés, tout va comme sur des roulettes et la braise dégouline à flots.

Les chieurs d'encre braillent partout des louanges en l'honneur des jean-foutre qui les paient.

Et on nous a tellement chauffés et sur-chauffés que, quand les journalaux, les tripes pleines, braillent : « Vive la franco-russie ! » tout un chacun se figure avoir bien bafgré et mieux liché, et c'est avec une jubilation faramineuse qu'on serine en perroquets les gourderies que nous ont apprises les journalaux.

Ah, pauvres de nous, faut-il que nous en ayons une rude couche pour nous laisser ainsi monter le bourrichon !

Y a presque un siècle, ce sacré monstre

de Bonaparte, qu'on avait collé à Sainte-Hélène, histoire de lui faire passer sa furie sanguinaire, disait en manière de prédiction :

« Dans un siècle, la France sera républicaine ou Cosaque ! »

Nom de dieu, le sacré bandit a raisonné bougrement juste ! Pour ce qui est d'être en République, — c'est comme des dattes.

Républicains ?... C'est pas nos lèche-bottes de la gouvernance qui le sont tant soit peu : ils sont cosaques, — cosaques, du bout des arpions jusqu'à la tignasse.

Et comme, trois fois hélas ! nous ne sommes que ce qu'ils nous font, faut courber la tête et l'avouer à notre grande honte. Nous sommes cosaques !

Oui, mille pétards, nous sommes cosaques jusqu'à la gauche !

—o—

Pourtant, crédieu, faut tout dire : ce n'est pas sans efforts qu'on nous introduit le russionisme.

Y a déjà pas mal d'années qu'on nous serine la bonté d'âme d'Alexandre III... car, s'il a pendu des nihilistes, fait fouetter

des femmes, expédié en Sibérie, dans les mines de mercure on dans les glaces des mers polaires, des milliers et des milliers de pauvres bougres..., c'est par bonté d'âme.

Eh bien, on a eu beau nous prouver que c'est pas un méchant homme, et que s'il a martyrisé et décimé son peuple, c'est tout bonnement pour lui apprendre à vivre, — on a, malgré tout, gardé de la répugnance pour sa fiote.

Ce n'est qu'avec bougrement de la peine qu'on a avalé la franco-russie.

Pour réussir à le fourrer aux niguedouilles, il a fallu effaroucher leur patrouillotisme en leur montrant les atoches et les italgos ne rêvant que sang et carnage, aiguissant leurs sabres et chargeant leurs canons pour venir nous écharper.

Notre amour des russians n'est donc fait que d'une peur rentrée!

Une peur qu'on paie bougrement plus cher qu'au marché, nom de dieu, puisqu'elle se cube par centaines de millions qu'il faut verser dans les pattes du tzar.

La preuve, que c'est bien la tremblotte qui attire les couillons vers la franco-russie, c'est que, malgré tout le bakanal, le diable à quatre, le pistonnage insensé, fait depuis des mois autour des fêtes russes, — ça ne mord pas!

L'enthousiasme est aussi froid que les glaces de Sibérie.

—o—

Les quotidiens ont ouvert des souscriptions et ça n'a pas fait florès! Pardienne, il leur est arrivé du pognon, mais pas dans les proportions où ça aurait dû tomber, si le populo avait carrément coupé dans le bateau russe.

Ainsi, le *Petit Idiot* a tout de suite ramassé une quinzaine de mille balles; — c'est évidemment une chouette somme en elle-même, mais, quand on est le *Petit Idiot* et qu'on ouvre une souscription qui va au cœur de ses lecteurs, on doit, en huit jours, récolter pour le moins un billet de cent mille balles.

Ce que je dis du *Petit Idiot*, peut se dire de tous les autres quotidiens: ils ont eu beau faire la manche, ça n'a pas pris!

Ceux qui ont casqué, c'est les types intéressés: les marchands de bibine, les marchands d'amour..., les commerçants, quoi!

Est-ce à dire que le populo se claquemurera dans ses cahutes, fermera ses quinquets et se bouchera les oreilles pour ne pas entendre les flonflons officiels de la mascarade russe, et reluquer les feux d'artifice?

Non, mille dieux!

Le populo en pince pour la vie bruyante et gaie: les jours de fête lui sont mesurés avec bougrement de parcimonie, — pour une fois qu'on lui en sert un, il ne boude pas dessus; puisque, au total, c'est lui qui casque, il tâche d'en avoir pour son argent.

Mais, mille marmites, de là à gober qu'il va se foutre en frais, dépenser sa paye à acheter des pancartes et des drapeaux russes, pour ensuite faire ballon toute la semaine, — barca, y a rien de fait!

Faudra donc que la racaille russe se contente des soulographies et des flaffas dont la gouvernance a dressé le programme.

Pour ce qui est du populo, il ne prendra part à la fête que pour reluquer les bobines des russians.



LES

Gueules noires du Pas-de-Calais

Les quotidiens rabâchent que les mineurs se sont foutus en grève, pistonnés par les Compagnies qui, ayant des tas de charbon à écouler, ont voulu le chômage pour rehausser les prix et empêcher de plus gros bénéfices.

Si c'est vrai, les grosses crapules peuvent s'apercevoir qu'ils ont craché en l'air et que leur glaviau leur retombera sur le blair.

Que la grève tourne comme elle voudra: qu'elle finisse en eau de boudin, ou que les charognes patronales soient obligés de lâcher quelques bricoles, — plutôt pour la frime que réelles, le résultat en sera tout de même bon.

En ce sens que la haine a monté d'un rude cran dans le ventre des gueules noires.

Ça commence à bouillonner, nom de dieu! Toutes les nuits on se cogne. Et turellement, comme les nouvelles armes sont faites pour être baptisées dans du sang de prolo, voici qu'à Drocourt on vient d'essayer sur les mineurs, si les lances piquaient bien.

Le Lebel a été baptisé à Fourmies!

Les lances viennent de l'être à Drocourt!

Allons, la gadoue républicaine, rend des points à Badingue!

Les fers de ces garces de lances sont emmanchées dans des bambous qui rapliquent tout de go du Tonkin, — c'est tout ce que nous a valu cette garce de conquête!

Pas besoin de vous dire, les camaros, que la terreur règne dans les patelins des mines: c'est partout des arrestations arbitraires, des rafles de mineurs.

Et les bandits de la gouvernance appellent ça maintenir la liberté du travail!

Les Gniaffs d'Angers

La grève de la cordonnerie est générale. Les exploiters veulent rabotter cinq sous par paire de chaussures, ce qui foutrait les prolos dans l'impossibilité absolue de bouffer.

Dam, ils résistent à ce serrage de vis, et nom de dieu, ils ont bougrement raison!

Voici que les grosses légumes foutent leur sale gniaff dans la grève: le juge péteux est allé relancer les camaros et leur a expliqué qu'il fallait s'arbitrer avec les patrons. Pour lors, il les a tellement seriné qu'il a réussi à décrocher cinq délégués.

Cinq patrons... Cinq prolos... et le juge de pet, comme départageur!

La balance doit forcément pencher du côté des singes.

Mille dieux, ce que les gas devraient se foutre dans la bouillotte, c'est qu'il n'y pas pour eux d'amélioration potable en dehors de l'expulsion des patrons.

Y a un siècle on a foutu les rois et les aristos à la porte. Pourquoi donc laisserait-on le mouvement en plan?

EXÉCUTION DE PALLAS

Pour varier les plaisirs, au lieu de sang de taureau, les Espagnols viennent de se payer du sang anarcho.

De sa caboche, trouée par trois balles, la cervelle de Pallas a coulé à terre.

Tuer un ennemi, quand on est armé jusqu'aux dents, ainsi que le sont les bandits de la haute, c'est pas difficile.

Mais, mille bombes, tuer n'est rien!

Il faut ensuite éponger le sang, faire oublier l'assassinat.

Voilà le grand hic! Ça, c'est l'impossible. Et plus on va, moins les crimes des gouvernants s'oublient, plus ils s'ancrent dans la mémoire du populo, augmentant la haine, faisant germer la vengeance.

L'exécution de Pallas est de ce nombre. C'est un de ces crimes que, s'ils avaient été marioles, les jean-foutre espagnols n'auraient pas commis. Ils ont assez de sang sur ce qui leur sert de conscience, sans encore augmenter la dose.

Les monstres ont pu s'en rendre compte: Pallas n'était pas mort, il marchait au supplice et, malgré la foultitude de roussins et de troubades, sur son passage, le populo maudissait les assassins, criant: « Vive la vengeance! »

—o—

Une exécution, en Espagne, est toujours entourée de flaffas religieux: le condamné est collé en chapelle, — c'est-à-dire fourré dans une église tapissée de draps mortuaires, éclairée de cierges. Autour du malheureux qui boit la mort goutte à goutte, virevoltent des jésuites qui, par leurs patelinages, rendent encore plus dégueulasse cette comédie barbare.

C'est jeudi dernier que Pallas a été fourré dans ce lieu de torture. Pour lui faire entendre son arrêt de mort on voulait le coller à genoux, il refusa et s'il signa le torche-cul légal qu'on lui présentait, « c'est que, dit-il, c'était autant l'arrêt de mort de ses juges, que le sien qu'il paraphait. »

Une fois enfourné dans la chapelle, sa famille a pu le voir. A tous, les larmes gisclaient pire que d'une fontaine, seul Pallas plein de calme les tranquilisait et leur remontait le moral.

« Ne pleurez donc pas! Je ne meurs pas comme un criminel vulgaire, mais pour une idée. Que je vous dise mes dernières volontés: je désire qu'une société d'anthropologie étudie ma tête et rende ensuite publique son analyse. Quant à la blouse, le pantalon et les souliers que je portais le jour de la bombification, qu'on les mette au musée Martorell. Si ma caboche ne peut être anatomisée, je désire qu'elle fasse retour au même musée. »

Comme sa mère le bassinait pour qu'il se réconcilie avec le dieu des crétins, le riche fieu répondit:

« Votre insistance m'étonne. Quelle diable d'idée avez-vous là? »

La mère ne lâche pas pied, elle revient à la charge, inondée de larmes: « Ce que je désire, mon fils, c'est qu'on t'enterre en terre sainte. »

Et Pallas avec un calme farouche lui répond que pour lui toute la terre et tout l'univers était sacré.

Il embrasse ensuite ses gosses, puis songeant au pea qui lui restait à vivre:

« Ah, c'est dans ce lit que je dormirai pour la dernière fois! »

Ensuite, il recommande à son frangin de défend sa mémoire, car il n'a jamais eu d'autre désir que de travailler au triomphe de la Révolution.

Puis, s'adressant à un des frocards (confrérie

de la paix et de la charité, — ainsi nommés parce qu'ils ne vivent que de guerre et de crapuleries) il entame avec lui le dialogue suivant :

Pallas : Je voudrais bien goûter au vin que boivent les bourgeois.

Le Frocard : Prenez du Xérès ; mais n'en abusez pas, car il est fort en alcool et pourrait vous faire du mal.

Pallas : Il se voit que vous êtes un bourgeois, car vous connaissez très bien les effets de ce vin.

La conversation tombe. Au bout d'un moment, le jésuite offre à Pallas un cigare havane, que celui-ci refuse comme étant un superflu :

« Les nègres, répondit Pallas, qui fabriquent ces cigares, se contentent de cracher,.... tandis que vous les fumez. »

Puis, se souvenant de la mistouffe terrible qu'il avait enduré, alors qu'il n'y avait pas une croûte de pain à la piole pour faire tortorer les gosses, il s'adresse à sa famille :

« Hein, comme c'est bien ! Chez nous, quand je travaillais, nous ne pouvions manger à notre faim et personne ne prenait souci de nous. Maintenant on me cajole et on me traite comme un grand du royaume. »

Quand sa famille sortit, tous pleurnichaient, seul Pallas avait tout son sang-froid. Il consola tout le monde, disant à sa mère de ne pas user tout son sang à pleurer, puis, après avoir embrassé les uns et les autres, pour dernier adieu, il cria par trois fois : « Vive l'Anarchie ! »

La visite terminée, le gas resta aussi calme que s'il avait deux cents ans à vivre !

—o—

Toute la nuit et la matinée, une kyrielle de sales types cramponnèrent Pallas, voulant à toute force le réconcilier avec leur dieu sanguinaire. Rien n'y fit, nom de dieu ! A tous, sans s'épater ni se troubler, il répondit qu'il voulait mourir en athée.

Il resta debout jusqu'à deux heures du matin, n'ayant pas envie de pioncer.

On lui servit à souper, mais c'est à peine s'il avala quelques bouchées. Quand les deux heures sonnèrent, il soupira et dit :

« Ah, il ne me reste plus que sept heures à vivre ! »

Hélas, on n'avait pas fini de le cramponner ! Voilà qu'on vient lui annoncer que selon la coutume, des ratichons allaient débiter plusieurs messes à son intention. Pour lors, il répondit qu'on fasse ce qu'on voudrait, que cela ne lui faisait ni chaud ni froid.

Devant ce mépris, voyant que leurs messes seraient serinées en pure perte, sans même avoir la satisfaction de torturer le moral de leur victime, les jean-foutre y renoncèrent.

De trois à cinq heures du matin, Pallas rouilla à poings fermés.

Vers cinq heures on lui servit un petit gueuleton qu'il ne bouffa pas : il se contenta de café et d'une lampée de rhum.

—o—

Le vendredi, à 8 heures, les troubades commencent à se tasser sur les glaciés de la forteresse de Monjuich.

Mince de précautions, nom de dieu ! Tout était noir de troupes.

A neuf heures, on sort Pallas de la chapelle, ficelé, et on le fourre au milieu d'une tripotée de soldats, baïonnette au canon.

Le pauvre fiston marche serein, le pas ferme, la tête haute.

A peine est-il en vue, que du populo attroupe, et que les roussins et les truffards tiennent éloignés avec peine, il part des cris nombreux et répétés : « Vive l'Anarchie ! Vive la Dynamite ! Vive la Vengeance ! »

Troubades et roussins, foutus à cran, font cent sur le populo, le refoulent sans épargner les coups de sabre, qu'ils distribuent à tire-larigot.

Une tripotée de prolos se trottent au bas de la montagne, d'autres dégringolent dans les fossés. Toujours est-il que des quantités sont blessés ou contusionnés.

Enfin, là comme partout ou la gouvernance fait des siennes, grâce à la force armée fourrée dans tous les coins, grâce aux sabres et aux baïonnettes, — l'ordre se rétablit !

Arrivé au lieu de l'exécution, Pallas, toujours calme et impassible suit des yeux les préparatifs de son exécution. On le fait s'agenouiller et il pousse un dernier cri de « Vive l'Anarchie ! »

A la première décharge des flingots, il reçoit trois balles dans la tête..., il tombe et sa cervelle dégouline sur le sol !

—o—

Quand on le conduisait au supplice, en passant près de la foultitude du populo, toute bouillonnante de rage impuissante, Pallas dit à voix basse :

« La vengeance sera terrible ! »

Nom de dieu, m'est avis qu'il a dit bougrement vrai ! Si seulement le populo se fout en train de venger la centième partie des horreurs qu'il endure et qu'il a enduré..., oh oui, ce sera terrible !



Les manœuvres !... Brouh, troubades et réservoirs sortent d'en prendre. Par exemple, ce que plus d'un se demande, c'est à quoi servent ces couillonades infectes ?

Elles amusent les galonnés, leur procurent des « bonnes fortunes » et des noces carabinières qui les délassent des amours vulgaires de la garnison. C'est aussi une occase de gagner du galon à défaut de la vraie guerre.

Du côté du populo, y a que cheries, sans compensations d'aucune sorte : les bons bougres doivent quitter leurs familles, leurs occupations et se foutre entièrement sous la coupe des traine-sabres.

Par exemple, les fistons qui ont de la jugeotte dans leur ciboulot trouvent un terrain richement préparé pour la propagande. C'est à croire, nom de dieu, que les grosses légumes ont créé les 28 jours tout exprès pour eux. Il suffit que dans un tas de troubades il y ait un anarcho : les jeunes de 20 ans, de même que les vieux réservoirs écoutent son raisonnement et approuvent ferme.

D'ailleurs, les chamarrés sont si crapules qu'ils dégoutent les plus patriotards. C'est à croire qu'ils sont payés pour introduire aux bons bougres l'horreur du militarisme.

Ainsi, un réservoir m'écrit d'Alger que dans sa caserne y a pas un type qui ne soit à cran. D'abord, dès leur arrivée on a commencé à leur retenir cinq sous sur leur indemnité... Sur la quantité, ça fait une somme d'environ 200 balles, — qui sont passées, où ? Ça ne se demande pas, mille bombes ! Dans la profonde de quelque fricoteur galonné.

L'autre jour un pied de banc débitait la théorie et serinait aux gas qu'il faut se faire tuer pour le territoire.

Pour lors, avec un air de sainte-nitouche, un mariole lui répond : « Mais, pour ce qui est de moi, j'en ai pas de territoire. Alors, je ne veux pas me faire crever... »

Votez d'ici le tableau : le pied de banc est resté le bec ouvert, sans trouver quoi piper.

Foutre, autant dire que c'est partout qu'on a le dégoût du militarisme ; tout ceux qui en tâtent en ont vivement soupé !

Et y a rien de drôle à ça, nom de dieu ; d'un bout à l'autre du patelin ce sont les mêmes charogneries.

Ainsi, un bon fieu m'écrit qu'il vient de faire ses 28 jours au 8^e marsouin, à Toulon. Comme vétérinaire, y avait un ancien rétauteur de casseroles, se connaissant autant à la médecine qu'un cordonnier à faire de la charcuterie. Aussi attigés que fussent les pauvres bougres, il ne voulait pas les reconnaître malades.

Et comme ceux qu'il refusait tombaient entre les griffes du colon, c'était pas rigol-boche ; tous ceux que le major avait envoyés aux pelotes étaient cotés comme tireurs à cul et foutus en prison.

Outre cela, agonisés de sottises, engueulés comme il n'est pas possible : quand les gradés se mêlaient d'être polis avec les réservoirs, ils les traitaient simplement de cochons, et, à propos de rien, ils se vantaient de les faire marcher à coup de grolons dans le derrière, s'ils n'allaient pas droit.

—o—

De Dijon, il m'arrive une babillarde m'en racontant de bougrement tristes :

Y a quinze jours, les manœuvres battaient leur plein. Les officiers se gavaient dans les châteaux, pinçaient la taille des marquises et des comtesses qui les hébergeaient. Et pendant ce temps-là, les simples trouffions bouffaient des briques à la sauce aux cailloux, dégustaient du sirop de grenouille puisé dans la vase des ruisseaux aux trois quarts desséchés.

Tout ça, c'est la gnognotte, le petit train du métier. Mais voici plus dégueulasse :

Le 22 septembre, le 27^e lignard commandé par un gros patapouf, nommé Haller, qui, probablement, cherche à se faire une bedaine de calibre, kif-kif Saussier-Tonneau, faisait la petite guerre à une quinzaine de kilomètres de Dijon.

Le régiment était éparpillé à Val-Suyan, un chouette coin ou depuis une kyrielle de siècles les bourgeois dijonnais vont faire des parties fines. Ce régiment était chargé de disputer la possession d'un petit hameau à un escadron du 26^e dragons et à une compagnie du 10^e lignard.

Le colon, qui passe pour un malin, connaissant toutes les ficelles de la guerre, avait aligné ses troubades comme l'eut fait un caporal de la garde nationale. Si bien que, quand tous se sont foutus en mouvement, y a eu un méli-mélo terrible, avec écrabouillage à la clé.

Les dragons arrivant bride-abattue, passèrent sur le râble d'une compagnie du 27^e lignard, que cette tourte d'Haller avait déployés en tirailleurs.

Mince de panique, nom de dieu ! Les blessés au nombre d'une vingtaine, gueulaient affreusement ; pour ce qui est des bidards qui avaient pu se garer des sabots des canassons, ils lançaient des imprécations à damner le père Eternel lui-même.

Le colon, la cibiche au bec, contemplant sans se faire de bile le triste spectacle qu'il avait sous les yeux. A le voir si tranquille, on se demandait s'il n'avait pas manigancé l'écrabouillage pour le plaisir de se payer une vraie guerre.

Turellement, on releva les blessés ; les uns avaient la figure écasée, les côtes enfoncées ; d'autres avaient des contusions plus ou moins graves.

Parmi les troubades salement attigés, se trouvait un jeune bougre de vingt-deux ans, nommé Trullard : il avait le crâne fêlé. Le major qui l'examinait prétendait que c'était une babiole et il voulait le forcer à rentrer dans

les rangs et à continuer les manœuvres. Devant les protestations des autres troubadés, il se décida à l'embarquer pour l'hôpital de Dijon, où le malheureux cassait sa pipe le lendemain, après avoir rudement souffert.

Les obsèques eurent lieu le 25. C'est ici que l'affaire se corse : derrière le corbillard se tenait la mère du pauvre Trullard, sanglotant comme une Madeleine. Dam, elle est veuve, elle n'avait que ce gosse; la garce de patrie le lui rafle robuste, plein de vie, et le lui rend en marmelade. Au cimetière, sa douleur était si pitoyable que les croque-morts eux-mêmes, qui ne sont pourtant pas sensiblerds, étaient bougrement émuionnés. Au milieu de ses sanglots elle s'écrie : « Ils l'ont tué, mon pauvre enfant ! Oh, les monstres !... » Puis, elle tombe à la renverse.

Comme de juste, le colon n'avait pu moins faire que d'assister à l'enterrement de sa victime; il promena ses yeux de poisson frit sur le cercueil et sur le corps de la mère évanouie et se mit à bafouiller : « Madame, moi aussi, je pleure (quoi de drôle, les crocodiles pleurent bien!) votre fils était un bon et brave soldat... Allons, consolez-vous, consolons-nous, en pensant que Trullard est mort pour la Patrie! » Il essuya ses yeux châssieux, et mille bombes, ce fut tout! L'illustre colon alluma un cigare et sortit du cimetière, laissant la pauvre mère sangloter sur la tombe de son gosse.

Hein, les camaros, comment trouvez-vous la consolation du colon? — Trullard est mort pour la patrie! — Nom de dieu, il aurait mieux valu qu'il vive sans elle.

Et puis, faut que le colon ait un sacré aplomb pour débiter une pareille bourde : la patrie n'a rien à faire aux manœuvres, ce sont des amusettes de galonnards.

Donc, à la mort du malheureux y a aucune excuse : il est mort, non pour la patrie, mais pour les gradés!

—o—

Nom d'une pipe, pour boucler mon dégoisement sur le militarisme avec quèque chose de réconfortant, que je raconte l'aventure arrivée un soir de l'autre semaine à un adjudvache de **Saint-Etienne**.

Eh foutre, si le réservoir Hus avait eu autant de finasserie, à l'heure actuelle, il ne tirerait pas ses cinq ans!

Or donc, ce soir là, vers les huit heures, l'adjudvache en question flanochait place de l'Hôtel-de-Ville oùsqu'on faisait de la mioussique. Turellement, il n'était pas seul, autour du kiosque à musique y avait bien cinq à six cents personnes d'empiées.

Voilà qu'un grand gaillard de réservoir, nippé en civil s'amène, tape sur l'épaule du sous-off et sans attendre sa réponse lui envoie un pain sur la hure. L'adjudvache bascule, mais il n'avait pas encore retrouvé son équilibre qu'il encaisse un coup de grolon en pleine poitrine qui le fout les quatre fers en l'air.

Le temps qu'il se relève le gas s'était éclipsé, nom de dieu!

Du coup, ça été bougrement plus rupin, le galonnard se fout à brailler « à l'aide, à l'assassin! »

Mais ouat, personne ne bougeait! au contraire, comme y avait dans les alentours pas mal de lignards, ils tournaient vivement les talons afin de n'avoir pas à intervenir.

Enfin, attirés par les braillements, deux sergots s'amènent : « Quèque vous avez donc à chanter? Y manque pas de vos hommes parlà! »

Tout penaud, le galonnard est obligé d'avouer que tous se sont esbignés dare dare.

Pour lors, les deux flics et l'endommagé se foutent à processionner autour de la place...., bernique! Ils n'ont pas retrouvé le grand gaillard.

Fallait voir le populo qui suivait en se gondolant, se tordant, se roulant les côtes! Sur-tout que beaucoup reconnaissent derrière les poulards le zigue d'attaque qui avait si chiquement tanné le cuir de l'adjudvache.

Ce qui prouve qu'on a plein le cul de la caserne, c'est que dans cette foulitude il ne s'est pas trouvé un salaud pour le dénoncer.

Au contraire, mille marmites, pour un peu on l'aurait porté en triomphe!

FUMISTERIE RÉFORMATOIRE

Une guitare dont les politicards ont bougrement joué, c'est celle de l'impôt sur le revenu. A croire tous les mendigoteurs électoraux qui, il y a deux mois, guignaient l'assiette au beurre, y aurait qu'à voter cette sacrée nom de dieu de réforme pour que, subito, les maigres liquettes de pain que le populo grignote toutes sèches se couvrent de beurre frais.

C'est du battage, foutre!

Cette sacrée garce de réforme est du même tabac que les autres : un piège à prolos.

D'ailleurs, quand on rumine un tantinet on s'aperçoit vivement que la gouvernance a beau maquiller les impôts de trente-six façons, ils sont toujours carmés par le populo, — et rien que par lui!

Y a une raison première à cela : quels sont ceux qui font un turbin utile, qui produisent de la richesse? Les prolos!

Or, comment les patrons, les proprios et toute la vermine dirigeante arrivent-ils à croûter? En barbotant de mille manières les richesses que nous produisons.

Donc, en admettant que, par hasard, un de ces cocos paie quelques liards d'impôts, c'est pas sa belle galette qui danse, — c'est la nôtre, celle qu'il nous a roustie!

Conséquemment, c'est nous les poires qui payons seuls l'impôt.

Ceci dit, reluquons le fourbi par un autre bout, et pour prendre des choses vérifiables par un chacun, parlons de l'eau, qu'à Paris, les proprios vont être maintenant forcés de distribuer à chaque étage.

Avant cela on ne payait pas d'eau. Aujourd'hui, sans s'épater, le problöc vous aligne sur sa quittance cinq, dix ou vingt balles de lance, suivant que vous êtes petiotement ou grandement logés.

Pour combien en a-t-il réellement? Pas pour la moitié! Le reste, c'est du bénéf.

Le commerçant a toujours plan de se rattraper : il retrouve son impôt en vendant un peu plus chéro ou en faisant moins bonne mesure.

De la sorte, il refoule l'impôt sur ses clients. Ceux-ci, ne voulant pas le garder, s'alignent pour le recoller à un voisin... Et, ainsi de suite! L'impôt ricoche de type en type jusqu'à ce qu'il s'accroche sur le râble d'un pauvre bougre, incapable de le repasser à personne. Ce pauvre bougre, c'est le prolo!

Allez donc voir qu'il relance son patron, lui disant : « Eh, mossieu, mon vautour me fait abouler dix francs d'eau, mon épice-mar me fait carmer un brin de sa lance, le bistrot en fourre dans ses litres... Ça ne peut pas durer, je ne joins plus les bouts : augmentez-moi un brin! »

A ce raisonnement le patron répliquera gentiment : « Pauvre ami, nous sommes logés à la même enseigne : moi aussi je paie l'eau! Malgré que je vous gobe énormément, y a pas mèche de vous augmenter, au contraire, ne faisant plus mes frais, je suis forcé de rogner votre paye pour payer mon eau. »

Voilà comment le prolo, plumé par tous les bouts, endosse seul l'impôt.

Que demain on nous fourre l'impôt sur le revenu dans les guibolles, et ça ne changera rien à notre triste sort. On sera logés à même enseigne qu'aujourd'hui; nous serons quand même les dindons de la farce.

D'ailleurs, pour s'en convaincre, y a qu'à reluquer dans les patelins qui nous entourent : l'impôt sur le revenu y fonctionne carrément.

Le populo y est plus à la hauteur?

Evidemment non!

Quand les politicards nous cornent les oreilles de l'impôt sur le revenu, ils se gardent bien de nous expliquer que cette saloperie se pratique partout. Ils nous donnent ça, comme une nouveauté faramineuse, qu'ils ont sortie toute fraîche de leur sac à malices.

Les doreurs de pillule ne nous disent pas que ce cochon d'impôt se pratique en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Portugal, en Suisse, — et même jusqu'en Russie!

Forcément, ça nous ferait ouvrir les quinquets, nom de dieu!

« Eh là, qu'on ruminerait, si ces garces de monarchies et d'empires s'accomodent si chouette de cette réforme, c'est donc qu'elle n'a rien de bien hurf. Ça ne serait-il pas un biais pour nous faire cracher une somme plus forte, en nous faisant gober que c'est les richards qui casqueront? »

Les fistons, ne nous laissons pas empaumer à ces trucs de bouffe-galette : foutons-nous bien dans le siphon qu'on peut virer les impôts dans tous les sens, c'est toujours sur nous qu'ils dégoulineront.

Y a donc pas à chercher midi à quatorze heures : le seul moyen d'anéantir les impôts c'est de foutre à la diète ceux qui en vivent, — c'est-à-dire tous les jean-foutre de la haute.

Cette diète bougrement carabinée, s'appelle le chambardement général.



Pour le knout d'honneur! — L'idoche des camaros, d'offrir un knout d'honneur au tzar-pendeur a été gobée. Ça donne, mille marmites!

Y a pas plan d'énumérer toutes les bricoles qui me sont rappliquées : des trognons de choux, des triques, des lanières de cuir pour rallonger le knout... Pour ce qui est des boutons de culotte, n'en jetez plus! J'en ai plein une vieille savate.

J'ai reçu aussi cinq pétards d'un bon lieu d'Agen, qui souhaiterait que le manche du knout soit fabriqué d'une rotule de patriotiqué.



Tannage de fics. — Les pestailles continuent à horripiler les Parisiens. L'autre soir, à Grenelle, quelques-unes de ces bourriques ayant cannulé des bons bougres de la terrasse, ils ont trouvé à qui parler.

Les sergots ont reçu une dégelée faramineuse, mais il leur est arrivé du renfort et les quatre terrassiers ont été foutus au clou. Pas moins, trois flics avaient reçu leur fade : ils ont encaissé de si rudes bochons qu'ils sont au pieu.

Si les bons bougres prenaient l'habitude de se rebiffer carrément, en un rien de temps on arriverait à pouvoir naviguer dans les rues de Paris, sans craindre les assommades policières.

QU'ON LES CHATRE!

Un riche fiston m'envoie la tartine suivante, sur une raticionnade qui s'est passée dans son quartier. J'y passe le crachoir :

T'as raison, va, mon vieux Peinard! Faut les châtrer, les curés, et vivement, nom de dieu! avant qu'on s'offre leur fiole pour de bon. Ça tarde bougrement, c'est vrai, mais ça viendra. L'immonde prêtraille aura son compte. Ce qu'on va rigoler, hein, camaros!...

N'empêche, qu'en attendant, les salauds se la coulent douce avec ces putaines de dévotes. Les... boîtes du Grand-Turc, c'est de la gnotte, Peinard! à côté des chiottes d'églises où la sale racaille fait son choix, entre deux boulotages de bon dieu.

J'en ai une bien bonne à jaspiner sur les salopises des corbeaux. Colle ça, mon vieux, dans ton chic babillard et trompette l'histoire aux camerluches.

Figure-toi, brave Peinard, que pas loin de ma turne on a foutu une boîte à prières qui, je t'en réponds, n'en mènera pas large le jour du grand chambard.

Une auge à pourceaux, cette jésuitière!

Il y avait là un charognard de vicaire dont je te recommande le système.

La sainte crapule avait trouvé le joint et s'offrait, à l'œil, un sérail de cogottes bien girondes, avec des tétons du gros calibre et croupionnées que c'en était un beurre.

Cette vacherie s'appelait : *les Zélatrices de Marie-Immaculée!* J'en rote encore.

Tu vois d'ici comment le saligaud confessait les filles assez tourtes pour se coller dans les boyaux le pain à cacheter.

Le mec avait pensé à tout : une mort-aux-gosses était attachée au pieux lupanar.

Mais, va te faire foutre! Voilà que le sac-à-charbon, pour varier les plats, se toque épatament d'une chouette gonzesse mariée; la légitime du bedeau.

Ça ne fut pas long, tu penses. En deux temps et trois mouvements, le bouc te lui expliqua les miracles de Lourdes... preuves en mains.

Ça durait depuis six mois... Le bon cocu soufflait ses camoufles sans se douter de rien. Mais ces rosses de congréganistes qui se... brossaient, finirent par la trouver mauvaise et la plus gadoue cassa le morceau au pauvre bedeau.

Celui-ci se foutit à l'affut et quand il chauffa le couple, mossieu l'abbé était en train de s'assurer que la femelle avait aux nichons son scrapulaire...

Le cornard, fichu dans une sacrée colère se paya la gueule du salaud. Et dam, comme il est solidement bâti, toutes les dents du raticion y sont restées. Le sang lui ruisselait sur la trompette. Ça valait bien ça, nom de dieu!

Outre ça, le cocu, pas tout à fait couillon, n'a fait ni une ni deux : à grands coups de pied dans le Carnot il a descendu à la rue le bondieusard qui n'avait sur sa sale peau que sa liquette.

Mince d'esclandre!

C'était justement le moment où les jeunes du quartier s'amenèrent aux ateliers, — et comme elles savent que se becoter n'est pas un péché, chacune était avec son chacun. Ce qu'elles rigolaient, nom de dieu! Elles en ont humecté leur chemise, les braves filles, tellement ça leur était un plaisir de voir tambouriner le cafard.

Pour te finir l'histoire, vieux Peinard, ça a tourné au vilain pour le raticion : le salaud va passer aux assises.

Oh mais, je suis pas inquiet de son sort. En voilà une de foutaise! Ces chameaux de juges l'acquitteront en le faisant passer pour ma-

boule, et le sacré cochon, grâce à son charognard d'évêque, ira ailleurs engrosser les pucelles.

Ah! nom de dieu de nom de dieu! T'as raison, vieux Peinard, qu'on châtre ces coquins..., en attendant!

UN ZIG D'ATTAQUE.



CHASSE D'ANARCHOS

Besançon. — Les crapouillards de la haute se figurent river le bec aux zigues d'attaque en les emmerdant sur toutes les coutures.

Pauvres pochetées, c'est juste le contraire qu'ils réussissent à faire, car il arrive ceci : les bons bougres ruminent et en viennent forcément à se dire : « les anarchos ont raison, la gouvernance a tort! » De là à se ranger du côté des zigues d'attaque y a pas loin.

C'est l'effet que va produire à Besançon l'expulsion du copain von Gunten : vendredi dernier les roussins sont venus le chercher à son atelier et lui ont signifié son expulsion. Où la vacherie a été plus infecte, c'est qu'on ne lui a pas laissé le temps de souffler, il a dû décaniller illico, trois heures après il prenait le train.

Ah foutre, quand c'est des banquiers, des notaires ou autres friponillards qui ont mangé la grenouille, la rousse est moins vache.

Dam, ça se comprend! Les filous de la haute ne portent pas atteinte à leur métier, tandis qu'au contraire, les anarchos voulant foutre dans cent mille pieds de merde toute la vermine, ils ont raison d'être en fureur après nous; on veut leur tirer leur sale pain de la bouche!

Pour en revenir aux pestailles de Besançon, qu'ils ne se montent pas le bobècheon : ils ont beau faire toutes les canailleries contre les anarchos, les persécuter jusqu'à la gauche, ils n'empêcheront pas la haine de monter au cœur du populo.

MISTOUFLE DES CULS-TERREUX

Villy est une petite campluche qui perche à une trentaine de kilomètres de Dijon. Comme partout ailleurs les culs-terreux n'y sont pas à la noce, les terres ayant eu beaucoup à souffrir de la sécheresse.

La plupart des fermiers n'ont pas récolté assez pour faire face aux dépenses de l'année. Afin d'éviter la faillite, ou au moins la reculer de quelques mois, ils n'occupent personne et travaillent 18 heures par jour, pour économiser la maigre nourriture et la minime paye qu'ils abouleraient à un manoeuvre.

Et tout cela, nom de dieu, pour payer la rente à un sale bourgeois qui n'a d'autre peine que d'autoriser le paysan à travailler la terre!

Qui donc a arraché les bruyères et les chientents, a défriché les champs? Oh, c'est pas le rentier, — c'est le campluchard!

Et si, par malheur, le pauvre gas n'a pas à vendre, assez de blé, de paille, et du reste, pour boucher la gueule au proprio, l'huissier s'amènera, la loi à la main, pour le chasser du sol qu'il fertilise de sa sueur.

Les plus malheureux dans tout ça, ce sont les pauvres bougres de journaliers que les fermiers n'occupent pas, crainte de ne pouvoir les payer. Ils sont réduits à la mistoufle noire. Beaucoup se sont mis à cueillir les prunelles dans les chemins bordés de haies.

Maigre ressource, nom d'une pipe!

Eh bien, dans la commune de Villy, cette ressource-là va même manquer aux déchards. En effet, le maire du patelin, un jean-foutre nommé Bouchard, un bon républicain, à la sauce bourrique, vient d'interdire la cueillette des prunelles.

Une telle interdiction, c'est du brigandage pur, nom de dieu! car enfin, pour les prunelles, y a pas à épiloguer une seconde : elles ne sont la propriété de personne. Personne n'a aidé à les faire pousser et mûrir : c'est des fruits naturels!

Jamais un grincheux n'a rouspété parce que les oiseaux du ciel s'en gavaient et ne s'est amusé à dresser des épouvantails pour les garantir.

Ce qui est permis aux passereaux est interdit aux prolos! Défense leur est faite de toucher aux prunelles.

Ce jean-foutre de mossieu le maire vient de donner ordre au garde-champêtre de dresser procès-verbal contre tout bon bougre qu'il trouvera à en cueillir.

Que dirait ce salopiaud, si un de ces quatre matins, les pauvres fieux à qui sa défense enlève le dernier quignon de pain de la bouche s'amenèrent à sa turne, lui disant : « Nous n'avons rien de rien à bouffer... Il va nous falloir manger les riches!... »

FRICOTTAGE POSSIBILIEUX

Nouzon. — Mince de bouzan, dans l'empire possibilo!

Les camaros se souviennent qu'il y a quinze jours, je racontais les fricottages de Labochette, adjoint possibilo de Nouzon.

Ça a fait du fouan dans le patelin! Un journal opportunard, *les Ardennes*, a foutu son nez dans l'histoire et cherché à savoir si c'était véridique.

Non pas qu'il se soit indigné en apprenant que le charbon destiné à chauffer les gosses s'en va roussir les abattis de mossieu l'adjoint. Oh, foutre non! Les opportunards ont l'indignation plus dure. Et il ne se gêne pas pour dire son opinion sur ce barbotage de la houille des écoles. Dans son numéro du 6 octobre (page 2, colonne 3), y a en toutes lettres : *nous ne le considérons pas comme une faute bien grave.*

Je te crois, bourgeois bien gavé! Quand on a pour copains les chéquards du Panama et toute la séquelle qui ruine le populo, il est compréhensible qu'on ait du dédain pour un pauvre barboteur de charbon.

Mais, revenons-en à l'histoire elle-même : l'adjoint Labochette s'est excusé en prétendant que le fourbi se pratiquait depuis beau temps; à l'en croire, les adjoints et le maire ont toujours râlé du charbon, pour savoir s'il est de bonne qualité.

Là-dessus, rouspétance du premier adjoint qui braille comme un chat écorché, jurant que pour son compte, depuis 14 ans qu'il est adjoint, il n'a jamais choppé une pelletée de charbon.

Il n'était pas question de lui, ce qu'il affirme, je veux le croire, — tout en lui faisant remarquer que son affirmation incrimine formellement Labochette.

Et maintenant, la conclusion? Pas difficile à tirer : si le populo veut voir la fin des voleries et des grugeriers gouvernementales, il n'a qu'à s'aligner pour vivre sans gouvernance.

Y a pas mèche d'y arriver autrement.

JUGEURS MOUCHÉS

Que je ne plaque pas les Ardennes sans raconter le riche coup de gueule d'un copain, nommé Déduit, qui passait en correctionnelle à **Charleville.**

Il était inculpé d'avoir pris deux lièvres à la bricole, dans les parages de Signy-l'Abbaye.

Prendre deux lièvres, c'est déjà pas trop bêta..., mais ça ne l'est pas autant que d'en prendre trois.

Le salop de garde qui a dénoncé le gas ne l'a vu qu'à une vingtaine de mètres; pour ce qui est des lièvres il les avait paumés sous le bois, dans un sac.

Quoiqu'il n'y eut pas de preuves, mon pauvre Déduit attrape un mois de prison et de l'amende.

Mais, ouisque ça a été rigolo, c'est l'interrogement :

— Vous avez déjà été condamné ? bafouille le chef du comptoir, un type à gueule de citrouille plus colorée qu'une tomate.

— Oui, rebiffe le gas, mais je l'ai été injustement.

— Mais, pour le même fait, on vous a condamné en Belgique ?

— Oui, mais toujours injustement !

— Alors, ronchon le jugeur, de l'autre côté de la frontière, les magistrats vous ont puni injustement ?

— Rien de drôle à ça ! D'un côté comme de l'autre, ils ne valent pas mieux.

Tête du baveux... Et le populo de rire ferme !

MOUCHARD TAMBOURINÉ

Saint-Claude. — « Toute peine mérite salaire ! » C'est en vertu de cette baliverne bourgeoise que deux bons bougres ont administré une riche brûlée à un sale moineau, — tellement fadée que le birbe est à l'hospice et qu'on le frictionne et le pommade sur toutes les coutures.

Mais aussi, pourquoi se mêlait-il de faire le mouchard ?

Voici : deux bons bougres étaient en train de déménager à la cloche de bois, par une belle nuitée. Tout marchait bien quand le type, un locato de la même turne s'en va réveiller le proprio.

Il a étreigné dans les grands prix. Tant pis pour lui ! s'il n'avait pas quitté son plumard pour faire arriver des misères à d'autres, il serait encore d'aplomb sur ses quilles.

Conclusion : avant de faire le mouchard faut bien se foutre dans le siphon que la plus sûre récompense qui vous pend sur le tube, c'est des coup de trique.

MOUCHEZ-VOES, LES MORVEUX !

Montceau-les-Mines. — Eh foutre, ça sert à quéque chose de coller le piton des types dans leurs cochonneries !

A preuve que les deux commerçants, qui avaient mendigotté pour la charogne à Chagot, ont aujourd'hui honte de leur salopies. Ils sentent qu'ils ont mal fait et n'osent plus montrer leur fiole.

Bien mieux ! Le marchand de vaisselle en a quasiment fait une maladie : il s'est foutu au pieu une huitaine, avec une telle courante qu'il n'avait pas de pot-de-chambre assez grand.

Que ça lui serve de leçon, nom de dieu !

Ce que je dis pour lui, je pourrais le dire pour plusieurs de ses pareils qui ont été aussi jean-fesse : j'en compte une bonne demi-douzaine !

ROSSERIE D'ENJUPONNÉ

Limoges. — La foire électorale est fermée depuis quatre semaines et les chameaux du palais d'injustice n'ont pas encore fini de faire de la pression. L'amour de l'art, quoi !

Le candidat chéri des réacs et des calotins était un jean-foutre, avocat à Paris, nommé Roussel.

Après une réunion contradictoire au théâtre, où le copain Tennevin lui riva son clou solidement, le birbe ne fit plus que des réunions privées, — si privées soient-elles, il s'y introduisit quand même quelques rouspéteurs.

Bref, dans l'une d'elles y eut un peu de bouzan et les amis de Roussel eurent un tel trac qu'ils se cavallèrent comme des péteux. Un de ces mutamores avait une telle frousse qu'il sauta par dessus un mur et se cassa une patte.

Illico on arrêta le citoyen Négrier, ce n'est pas un anarcho, c'est vrai, mais c'est un bougre en passe de le devenir.

Un médecin a reconnu que le fuitard n'avait reçu aucun coup et qu'il s'était blessé lui-même en se tireflutant comme un jean-le-cul. Pas un témoin ne prétend que Négrier l'a frappé, — par contre, dix bons bougres au moins affirment le contraire.

Eh bien, malgré tout cela l'affaire n'est pas terminée : Négrier n'est encore qu'en liberté

provisoire, y a quelques jours, on l'a convoqué chez le juge instructionneur.

Les enjuponnés se tatent : ils ont une envie folle de poursuivre le bon bougre, — histoire de se venger un tantinet de la veste de leur Roussel.

Mille dieux, si tous ceux qui ont une vacherie à reprocher aux chats fourrés leur bottaient le cul, — oh là là ce que leur fessier serait en compote !

BEAUTÉS DU 4^e ÉTAT

Narbonne. — Après les vexations annuelles faites aux grapilleurs, et que j'ai eu raconté aux camaros, voici une nouvelle salopise des conseillers cipaux sociaux.

Les bons bougres savent que dans les Congrès, les socialos à la manque bavassent à perdre haleine sur la suppression des octrois. Turellement, ils ne font qu'en bavasser... des papottages à la mise en pratique, y a bougrement loin. Y a qu'à reluquer ce qui se passe à Narbonne :

Bien plus raide, là-bas, au lieu de dépioter l'octroi, de l'amoinrir, sinon de le supprimer radicalement, les socialos n'ont qu'un dada : l'augmenter, le renforcer et y ajouter tous les emmerdements imaginables.

C'est ainsi qu'ils ont fait approuver par le président de la Publique, primo, la création d'un nouveau bureau d'octroi ; deuxième, le déplacement de quelques autres.

Mais foutre, ce n'est là que de la gnognotte comparé à ce qu'ils se sont fait accorder : on leur a donné l'autorisation de barrer, la nuit, l'entrée de la ville avec des chaînes ou des barrières. Y a pourtant certains chemins qu'on leur a interdit de fermer à la circulation des personnes qui ne triment pas des objets soumis aux droits d'octroi.

Ainsi, nom de dieu, voilà la gouvernance plus libérale que ces cipaux socialos ! Elle les empêche de trop serrer la vis au populo.

Barrer des rues avec des chaînes, c'est fou, mille bombes, — archi-fou !

Etablir des chaînes, des barrières, quand tout le monde a ces maudits trucs en horreur, qu'on s'en éloigne toujours de plus en plus ! C'est à peine si je comprendrais que des réacs aient accouché de cette horreur !

Et ces jean-foutre se disent socialos !

Bougres de tourtes, espèces de citoiliens abrutis, après toutes vos salopies vous vous épatez du nombre d'abstentions qu'il y a eu à la dernière foire électorale et de la dégringolade du roi-dépoté Ferroul ?

Mais, andouilles fleuries, c'est le contraire qui serait épatant !

Y a beau temps que le père Peinard vous a prêté ce qui vous arrive.

Pour faire plaisir aux gueulards des réunions qui aboyaient contre les anarchos, il a fallu des emplois ; quand tout a été farci, vous en avez créé de nouveaux, — et pour gaver ces feignasses vous avez augmenté les droits d'octroi.

La gouvernance, opportuniste ou réactionnaire, n'a jamais agi autrement que vous !

LES JAPPEURS DES JAPPY

Beaucourt. — Les exploiters Jappy sont en passe de devenir enragés. Ils ne se figuraient pas qu'on put jamais foutre leurs salopies en lumière.

Quand ils ont vu le *Père Peinard* partir en guerre contre eux, ils ont foutu tous leurs larbins en campagne. Et dam, comme ils sont au sac, ils ne manquent pas d'aboyeurs.

Leur premier coup a été de s'en prendre au copain vendeur : depuis trois semaines, y a pas de mistouffes que pandores et roussins n'aient pas tenté.

Ça a d'abord été des procès-verbaux, pour avoir crié le caneton ; puis, pour avoir collé une affiche de réunion avec timbre sur le baigne à Jappy.

Un autre jour, on lui saisit 40 kilos de poison qu'il avait acheté pour revendre, sous prétexte que n'ayant pas de patente, ça lui était défendu. On le lui a rendu le lendemain, tout pourri !

Puis ça a été un canard bourgeois, la *Frontière* qui s'est mis à japper après le *Père Peinard*, défendant ces « honnêtes gens » qui sont les Jappy. Comme les chieurs d'encre de ce torchon sont à l'encan, ils se figurent que tout le monde est pareil à eux.

Eh bien, cré pétard, les Jappy auront beau mobiliser tous leurs lèche-fesses, ils ne m'empêcheront pas de gueuler qu'un chat est un chat et eux des exploiters.

Outre les prolos que les Jappy exploitent à Beaucourt, ils ont un autre baigne à **Badevel** un patelin tout à côté.

Là, y a pour le moins une bonne trentaine d'ouvriers qui gagnent tout juste une moyenne de vingt-cinq à trente-cinq sous dans leur journée, — et ils sont pères de famille !

Le directeur du baigne, un birbe nommé Poillot, connaît rudement son métier de larbin. Voyant passer le copain vendeur, il se fout à brailler : « Faudra empêcher de vendre cette saleté-là à Badevel... »

Turellement, ça n'a pas épaté le vendeur, au contraire, ça lui a éclairci la voix et il n'a crié que de plus belle.

HYPOCRITES, MENTEURS ET LACHES...

Vienne. — Tels sont les noms qu'on peut étiqueter dans le dos des exploiters Pascal, Valluit, voleur et C^e.

Si on veut voir les exploiters dans toute leur horreur, y a qu'à faire mine de toucher à leur galette, — ou plutôt à celle qu'ils ont volée au populo. C'est ce qu'ont démontré l'autre jour les vaches qui gouvernent le baigne de la porte de Lyon.

Au moment où je leur ai astiqué les fesses, pour un tas de saloperies faites aux turbineurs, les salopians visèrent deux bons bougres, l'homme et la femme, et les foutirent à la porte, les accusant d'avoir donné des renseignements au *Père Peinard*.

Avant d'aller plus loin que je dise à ces bandits qu'ils ont menti par leur sale gueule, en accusant leurs deux victimes de m'avoir donné des tuyaux sur les crapuleries qu'ils font endurer à leurs ouvriers.

Et maintenant, salauds d'exploiteurs, si vous voulez savoir qui me donne des indications, vous n'avez qu'à venir me le demander vous-mêmes, — vous verrez de quelle façon sont reçus les crapulards de votre calibre.

Aux faits, maintenant : Les bons bougres en question, encore un peu gobeurs, ont voulu faire un procès aux Pascal, leur demandant des dommages et intérêts, — oubliant, nom de dieu, que jugeurs et exploiters sont de même farine.

Et de farine bougrement pourrie, mille bombes !

Les jugeurs étant en vacances, le procès traina en longueur et ne s'est terminé que l'autre jour. Les saligauds étaient tellement dans leur tort qu'ils eurent le trac que les enjuponnés ne les condamnent à déboursier un peu de galette. Pour éviter ça, ils renièrent ce qu'ils avaient dit concernant le renvoi des deux plaignants, et jurèrent que ce n'était pas à cause du *Père Peinard*.

Hein, mille petites marmites, sont-ils assez vils, ces maudits exploiters qui ne manquent jamais une occasion de prêcher aux ouvriers la morale.

C'est du propre, votre morale ! Ah ! oui, je comprends que vous vouliez l'inculquer aux autres, odieuses crapules.

Après des machines pareilles, une seule chose reste à dire aux exploiters Pascal, Valluit, voleurs et C^e :

Hypocrites, menteurs et lâches !

RECTIFICANCE

Je reçois de Trignac une nouvelle lettre de Fournel, niant tout ce qu'on lui reproche et affirmant que c'est faux.

Y a pas eu de galette votée pour les élections ; quand à l'histoire du commissaire spécial, le roussin lui a en effet fait des mamours

mais il l'a envoyé coucher, ne mangeant pas de ce pain là. Des autres affirmations il en dit de même.

Je lui donne acte de sa rectification, afin de ne pas éterniser cette chamaillerie qui n'a que trop duré.

COMMUNICATIONS

Ligue des antipatriotes. — Les camarades et groupes de province sont priés de patienter; ils recevront les manifestes et il sera rendu compte des sommes reçues lorsque la police sera moins cramponnante.

La ligue a reçu : liste de Londres : E. B., 10 fr. — F. Niquet, 10 fr. — Clément, 1 fr. 25 — Agresti, 60 c. Rikon, 1 fr. 25. — S. M., 60 c. — H. B., 1 fr. 25 — A. L., 1 fr. 25 — René, 1 fr. 25 — P. J., 50 c. — R. V., 60 c. — M. Fous, 20 c. — Mide, 20 c. — Total : 28 fr. 95.

Liste n° 2, Paris : Vrai sans-patrie, 1 fr. — Un emmerdé de la vie, 50 c. — André, convaincu de la canaillerie bourgeoise, 10 c. — Une bonne mère peinarde, 50 c. — Un révolté, 5 fr. — Sept petits révolutionnaires, 10 c. — Un révolté, 2 fr. — Lady Namite, 10 c. — Un antipatriote, 50 c. — Mort aux tyrans, 1 fr. — Un sans-patrie, 50 c. — Une admiratrice de Ravachol, 2 fr. 50. — Trois sans-patrie, chacun 2 fr. 50 c. — Total : 21 fr. 30.

Liste n° 5, Paris. — Total : 4 fr. 25. — Italgo, 3 fr. Reçu à ce jour : 128 fr. 40.

A la réunion du 1^{er} octobre, salle du Commerce, il a été recueilli pour Pallas 21 fr. 15.

Collecte faite à St-Nazaire à la réunion de Meunier, pour la famille de Pallas, 6 fr.

Paris. — Les *Libertaires Ardennais*, réunion les lundis à 8 h. 1/2 du soir, 53, rue Louis-Blanc.

— Groupe des travailleurs communistes-anarchistes du douzième, réunion tous les samedis, au local convenu.

— Les Gonzes poilus du Point-du-Jour se réunissent tous les samedis, chez Jamet, bistrot, quai d'Auteuil, à huit heures et demie du soir.

Tous les camarades du quartier qui ont les exploités et les gouvernants dans le nez sont invités aux réunions.

— Le fusionnement entre le groupe les *Révolutionnaires anarchistes du XIX^e* et les *Libertaires ardennais* s'étant fait sur le principe mis en discussion, tous les camarades qui sont en communion d'idées avec nous sont invités à la réunion du groupe, lundi 16 octobre.

— Dimanche, 15 octobre 1893, salle Catherine, place du Tertre, 6, à Montmartre, à deux heures et demie de l'après-midi, Réunion des Anarchistes du dix-huitième arrondissement.

Ordre du jour : Nouvelle impulsion à donner à la propagande anarchiste et révolutionnaire.

N. B. — Tous les Révolutionnaires sont invités à cette réunion importante.

— « La Jeunesse antipatriote du vingtième » au local convenu, les camarades sont priés d'être exacts.

— Les anti-patriotes du XIII^e arrondissement se réuniront le mercredi 18 octobre à 9 heures du soir, chez Sabatier, 61, rue de la Glacière.

Urgence. On ne recevra que les copains connus.

— Les camarades peuvent toujours envoyer à Sabatier, même adresse, ceux de province qui ont publié ou publieront des manifestes, voudront bien lui en envoyer au moins un exemplaire.

Saint-Denis. — La *Jeunesse antipatriote*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, chez Massonneau, 9, rue Moulin.

Causerie par un compagnon. Tous les travailleurs sont invités.

Angers. — Tous les dimanches matin à 10 heures, les anarchistes se réunissent chez Philippe, rue de Paris, 48.

Les travailleurs s'intéressant à la Question Sociale sont priés de venir discuter.

Bordeaux. — Dépositaires du *Père Peinard*, de la *Révolution* et de l'*Insurgé* : 4, cours Saint-Jean; 17, rue Gratiolet; 10, rue de la Chartreuse; place Nansouty (boulevard de Codéran, près la route de St-Médard).

Bordeaux. — Le groupe La Jeunesse Libre convoque pour samedi 14 octobre, à 9 heures du soir, au siège du groupe, 35, rue des Menuts (Débit des Vignerons) tous les jeunes gens sans aucune distinction d'opinion.

Ordre du jour :

Discussion sur les idées se rapportant à l'émancipation intégrale de l'humanité.

Beaucourt. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Ernest Marcot fils.

Dijon. — Groupe les Résolus, réunions, chemin des Charbonniers, chez le copain Hinant. Prière aux camarades d'être exacts. Urgence.

Hyères. — Le *Père Peinard*, la *Révolution* et l'*Insurgé*, sont criés et portés à domicile par le dépositaire, Ph. Viardin, 9, rue du Temple.

Lille. — Réunion le samedi et dimanche au Chalet, 160, boulevard Victor-Hugo.

Soirée familiale le dimanche 16.

Limoges. — Le *Père Peinard* est vendu et crié dans les rues par le compagnon Justin Rosier, à, rue du Puy-Lanneau qui le porte à domicile.

Reims. — Réunion générale du groupe le dimanche 15 octobre, à 3 heures, au Cruchon-d'Or, rue de Cernay, tous les compagnons sont cordialement invités.

Ordre du jour : Le compagnon C. L., dira s'il a trouvé une salle pour la conférence. Urgent.

Roubaix. — Un groupe de copains ont pris l'initiative de réunir et de publier les chansons anarchotes, sous le titre : *L'Écho des chants libertaires*. Envoyer chansons, impuimées ou écrites, avec les airs, au copain Havez, 4, rue de Babylone, Roubaix. Ceux qui voudraient souscrire ou aider pécuniairement à la publication, envoyer même adresse.

— Dimanche 15 courant, grande réunion privée, 144, rue d'Inkermann, estaminet Lorthois.

Ordre du jour : l'impuissance des partis ouvriers au pouvoir.

Tous les socialistes en général sont invités, ainsi que le citoyen Descamps de l'*Idee du Forçat*. Tous les citoyens qui voudraient venir, pourront se procurer des invitations au local.

Roanne. — Le *Père Peinard*, la *Révolution*, et l'*Insurgé*, sont en vente chez le marchand de journaux, près la barrière du faubourg Clermont.

Troyes. — Samedi, 11 novembre, à 8 heures 1/2 du soir, au salon des Boulevards, grande conférence publique et contradictoire.

Orateurs inscrits : Sébastien Faure, Georges Brunet.

Sujets traités : l'Internationalisme, l'Alliance franco-russe et la Triple Alliance.

La carte d'entrée de 50 centimes est en vente chez tous les dépositaires de la *Révolution* et du *Père Peinard*.

Valence. — Les camarades de Valence, s'étant groupés pour la formation d'un groupe d'études sociales, dont le siège sera avenue de Chabeuil, buvette Gachon, invitent tous les travailleurs, sans distinction de parti ou d'école, à y venir discuter amicalement tous les samedis soirs et dimanches, les idées communistes anarchistes.

— Nous prions les groupes et camarades qui pourraient disposer de journaux ou brochures intéressant la propagande, de nous faire parvenir ce dont ils pourraient disposer.

Pour les communications et correspondances, s'adresser au compagnon A. Benevisse, 43, rue Roderic, à Valence.

Vienne. — Les copains de Vienne et les lecteurs du *Père Peinard*, de la *Révolution* et de l'*Insurgé*, sont invités au groupe les *Cerises*, pour dimanche, à deux heures, où doit se tirer le portrait de Ravachol.

Dans les villes où il n'y a pas de vendeurs du *Père Peinard*, les bons bougres n'ont qu'à le demander à la Bibliothèque de la gare : S'il n'y est pas en vente le Bibliothécaire le fera venir.

PETITE POSTE

H., Alais — B., Nîmes — O., la Couture — B., la Machine — D., Roubaix (2 fois) — A., Cordes — V., Hyères — D., Toulon — V., St-Sulpice — T., Nanteuil — P., Terrenoire — L., Verviers — T., Montpellier — R., Bézenet — F., Flavigny — N., Toulouse — C., Argenteuil — D., Alger — B., Oran — V., St-Sulpice — H., Aix-en-Hotte — T. G., L'Arbresle — B., Le Mans — D., Blanzay — H., Saint-Nazaire — L., Montceau — B., Agen — R., Amboise — R., Roanne — V., Lille — L., Havre — B. et P. Auriol — C., Beaumont — B., Lyon — P., Saint-Etienne — M., Vienne — S., Cherbourg — A., Angers — L., Reims — M., Troyes — B., Langon — V., Tulle — C., Béziers — P., Beaune — B., Valence — G., Brest — M., Nantes — T., Mézières, reçu gallette, merci.

Pour pousser à la roue de la Sociale, T. Nanteuil, 1 fr.; B., Le Mans, 3 fr. 50.

— Le compagnon Lévêque de Nouzon, serre la cuillère aux amis des Ardennes, il est actuellement à Chalons-sur-Saône.

— Le groupe anarchiste de Valence prie le compagnon Pierre Martin de lui donner son adresse.

— V. Pages est prié d'écrire à sa famille à Vienne. Urgent.

— B. Le Mans. — Je te dirai la semaine prochaine les n°s manquant. Merci du n° 1.

— H. Narbonne. — Reçu le talon, merci!

— Les copains d'Agén demandent l'adresse de l'ami Bourguignon, charpentier; ils seraient heureux d'avoir de ses nouvelles.

— Prière au zig d'attaque qui m'a envoyé la chanson pour l'Almanach, *Au mur, nom de dieu!* de donner son adresse ou un rendez-vous, on sucera un glass tout en causant. Ça presse!

L'ALMANACH DU Père Peinard

Ohé, les camarades, il m'est venue une idée : chaque bon bougre se paie annuellement un Almanach, jurci de noms de putains et de marlous qu'on a canonisés. En outre, y a des histoires à dormir debout.

Pour lors, l'encre m'est venue d'accoucher d'un Almanach qui soit un peu plus à la hauteur. Et illico je me suis attelé au turbin.

L'Almanach est en chantier.

D'ici une quinzaine, il sortira du four.

Y aura de chouettes gravures, de galbeuses histoires et des prédictions épatarouflantes pour l'année 1894.

Pour l'instant, je pose ma chique, j'en dis pas plus long afin que les copains gardent l'eau à la bouche. Le prix de l'Almanach sera de 25 centimes.

EN VENTE aux bureaux du PÈRE PEINARD

Chansons, avec musique, à deux ronds : Faut plus de gouvernement. — La mort d'un brave. — Le Chant des Peinarde. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Y a rien de changé. — Le Père Peinard au populo. — Les grands principes. — Ce que nous voulons. — Les Conscrits insoumis.

Chansons à un rond, airs connus : Comm' c'est bon la vie. — Germinal. — J'n'aime pas les sergots. — Le Père Duchesne. — La Carmagnole Sociale et la Carmagnole des Mineurs (ensemble). — Prise de Possession ou Ouvrier prends la machine, etc. — Les Briseurs d'images. — Debout frères de misère (chant international). — Le Chant des Trimardeurs. Les Pieds plats (les deux Chansons ensemble). — Les enfants de la nature — La Marianne. — La Bataille. — Les Jacques. — Le drapeau des révoltés. — Noël Misérable.

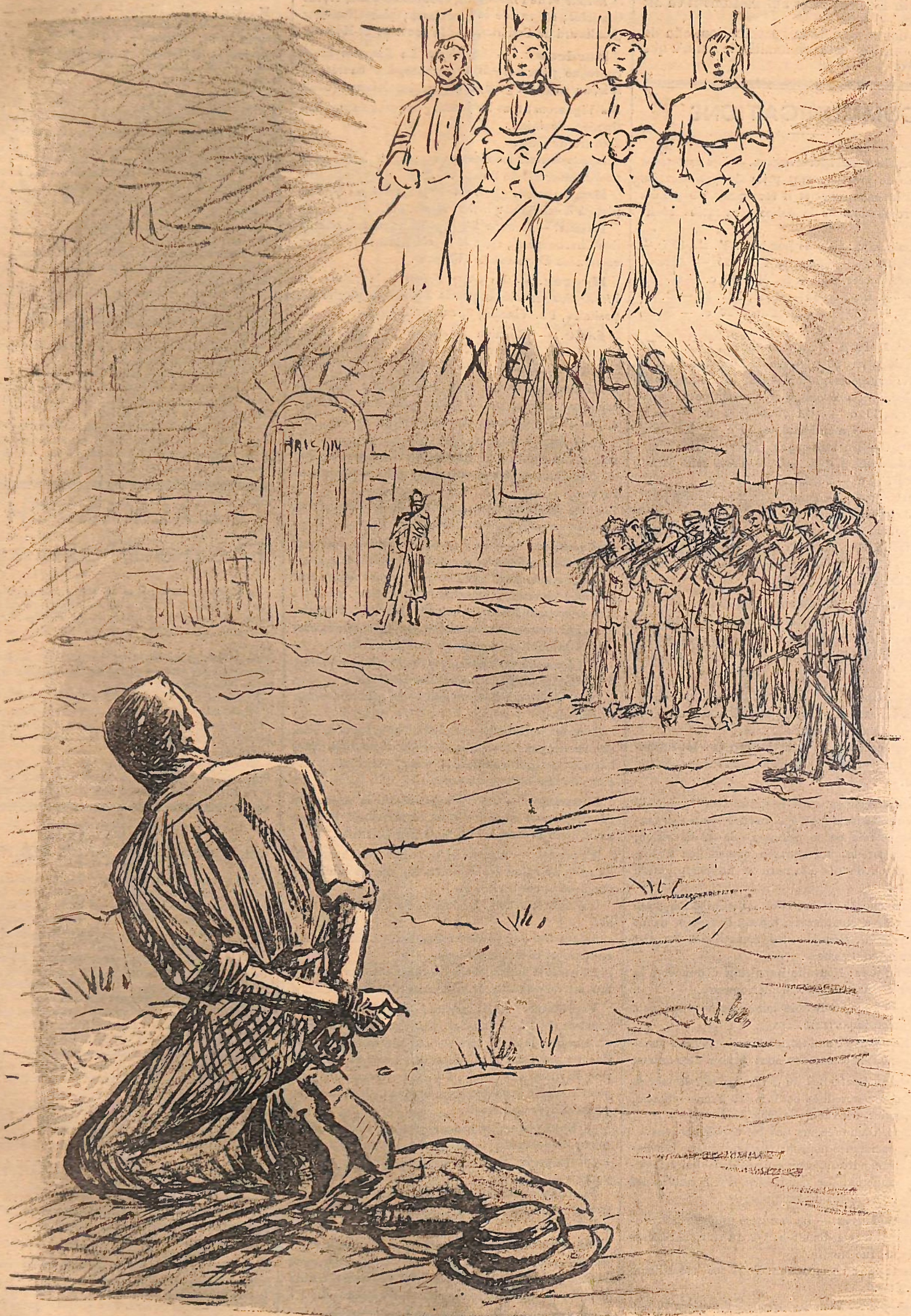
Récits et poésies. — Germinal. — L'Or. — Vivement ! Brave ouvrier. — Aux grévistes de Carmaux. — La défense du Chiffonnier.

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux. » 15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890 » 50
Première série du Père Peinard (sauf le n° 1)
numéros 2 à 61 (1889-90). 6 »
Deuxième série, 62 à 93 (1890) cartonn. 3 »
Troisième année (1891). 6 »
Quatrième année (1892). 6 »
Entre Paysans, dialogue » 10
Les hommes et les théories de l'Anarchie, par A. Hamon » 10
Les tablettes d'un lézard, par Paul Paillette . . . 1 »
Les demandes doivent être accompagnées du montant de la gallette.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

LA FUSILLADE DE BARCELONE



LA VENGEANCE SERA TERRIBLE!

(Dernières paroles de Pallas.)